

de Boris Cyrulnik, Éditions Odile Jacob, 2008, 279 pages.

Résumé et commenté par
Pascale Hamet, t.s.

L'ouvrage intitulé *Autobiographie d'un épouvantail* de Boris Cyrulnik (2008) traite d'un thème cher à l'auteur : le processus de résilience des enfants et des adultes ayant subi des traumatismes importants au cours de leur vie. À la différence de ses ouvrages antérieurs, Cyrulnik s'intéresse davantage ici à des trajets de vie d'enfants provenant de diverses cultures afin de souligner certaines caractéristiques issues de celles-ci pouvant, selon les aires permises ou défendues par celles-ci, favoriser ou mettre en péril le processus de résilience.

Une introduction soutenue de 15 pages sur le thème de la résilience permet d'aborder ce concept illustré ici par plusieurs destinées d'enfants pour qui l'acte de violence subi, qu'il soit langagier (ex. : « ta mère était une pute », p. 12) ou comportemental (père boche, p. 21, père hutu tuant une tante tutsie, p. 17) marque de façon aussi destructrice l'un que l'autre l'identité et le développement psychologique de l'enfant. L'auteur montre comment cet enfant transformera peu à peu la honte ressentie en fierté, comment cet autre transformera le silence étouffant en paroles selon que les mots associés au traumatisme aient pu faire l'objet d'un déplacement significatif dans le travail de reconstruction du récit autobiographique du sujet, alors qu'un troisième restera presque entièrement captif de son histoire traumatique. Cyrulnik démontre ainsi l'importance du langage dans ce travail de réhabilitation du sens : « Il est donc possible de modifier le sentiment

intime d'une personne en agissant sur les récits qui l'entourent, sur ce qui est dit autant que sur la manière de le dire » (p. 15).

Quatre chapitres composent ensuite ce livre : Catastrophes naturelles et changements culturels, Au Bonheur des pervers, Les Perroquets de Panurge, les Enfants cachés. Cet ouvrage se présente essentiellement comme un essai libre voulant offrir une narration vivante et humaine de ces vies d'enfants soumis à des catastrophes naturelles, bouleversés par la perte d'un ou de plusieurs membres de leur famille ou confrontés à des récits de vie troués. L'auteur retrace dans chacun des chapitres en citant abondamment le « je » de la victime les trajets de ces enfants/adultes, s'arrêtant pour en analyser les tournants, les moments d'achoppement ou de fracture des liens originaires. Il relate les efforts concrets ainsi que l'étendue des aménagements psychiques accomplis par ces enfants lors de l'événement subi, sinon durant toute leur vie d'adulte, pour tenter de composer avec cette souffrance. Ce travail est l'essence même de la résilience telle que la définit l'auteur : « La résilience n'est donc pas du tout un récit de réussite, c'est l'histoire de la bagarre d'un enfant poussé vers la mort qui invente une stratégie de retour à la vie (p. 133) ». Cyrulnik nous invite par ailleurs à tenir compte de trois paramètres dans la compréhension du phénomène de la résilience et de son avènement, soit : « le développement du sujet et son histoire prétraumatique, la structure du trauma, l'organisation des soutiens post-traumatiques (p. 49) » chez le sujet, lesquels permettent de « prédire l'apparition de troubles ou au contraire la mise en place d'un nouveau style d'existence (p. 49) ».

Mais l'auteur ne s'arrête pas là. Non seulement dévoile-t-il au chapitre 1 les conséquences psychiques et relationnelles des traumatismes vécus par ceux qu'il appelle affectueusement « les épouvantails », mais il décrit dans le chapitre suivant certains aspects du psychisme de leurs agresseurs. Ainsi, il indique des pistes de réflexion importantes pour qui aimerait

Intervention, la revue de l'Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec.
Numéro 131, hiver 2009 : 269-270.

réfléchir sur la dynamique agresseur-agressé, sachant que bourreau et victime ont recours à des mécanismes différenciés : rationalisation, dépersonnalisation, masochisme, érotisation de la souffrance, etc. Ce faisant, il donne aussi à entendre à quel point la puissance destructrice du langage forge de manière essentielle l'acte premier d'agression commis par l'agresseur, qu'il s'agisse d'un inconnu, du milieu environnant, voire d'un parent d'accueil, etc. Cependant, tout au long de l'ouvrage et chaque fois de façon spécifique à la situation relatée, Cyrulnik ne manque pas de mettre en relief avec la même force évocatrice la dimension profondément réparatrice de ce médium qu'est le langage quand il est permis et entendu dans un lien thérapeutique soutenant ou lorsqu'il est utilisé de manière créative par le sujet traumatisé qui s'adonnera par exemple au dessin, au théâtre, ou au roman (p. 190-192).

Le chapitre 3 traite de manière plus didactique des différences entre soumission et obéissance et de leurs liens avec les troubles d'attachement de l'enfant, lesquels peuvent expliquer le type de relations engagées à l'âge adulte avec des agresseurs (tortionnaires et tyrans) de tout acabit, ce qui explique la difficulté des victimes de contrer le mécanisme de la répétition. Cyrulnik utilise des exemples provenant du génocide rwandais, du massacre des juifs par les nazis et du génocide arménien pour souligner en outre les enjeux entourant la transmission de l'héritage culturel entre les générations.

Dans le chapitre 4, l'auteur fait état de parcours d'enfants adoptés en notant l'importance des pairs, de l'école et de la rêverie pour ces enfants. Il considère le destin des enfants de la rue selon leur appartenance à une culture ou à une autre (Colombie, Rwanda, Japon, Israël, Roumanie, etc.). Nul doute que ces élaborations intéresseront ceux qui œuvrent auprès de cette population.

Enfin, un très court épilogue de trois pages vient clore ce livre porteur de messages d'ouverture à la différence de l'autre.

Nous tenons par ailleurs à mentionner deux phrases-clés de l'ouvrage de Cyrulnik qui nous apparaissent tout aussi importantes l'une que l'autre même si elles peuvent sembler en apparence contradictoires ou inconciliables au premier abord :

- 1) pour les déracinés, les réfugiés, « l'action possède un effet de résilience plus efficace qu'une aide verbale » (p. 58-59);
- 2) « ce qui impulse la résilience, c'est la sécurisation affective et le sens qu'un travail verbal donnera au traumatisme, après le coup » (p. 63).

En plaçant ces deux phrases côte à côte en guise de conclusion de ce résumé, c'est la complémentarité de ces moyens et non leur opposition que nous voulons ici mettre en évidence, sachant combien l'intervention centrée sur l'action à accomplir, la sécurisation affective et le travail verbal sont au cœur du travail de l'intervenant social aux prises avec des situations d'urgence psychosociale.

Descripteurs :

Résilience chez l'enfant

Resilience (Personality trait) in children